

HEIDEGGER ET LA NECESSITE D'UNE SPIRITUALITE ECOLOGIQUE A L'HEURE DE LA CATASTROPHE ENVIRONNEMENTALE PLANETAIRE

Mlan Kouakou Pierre ANZIAN

*Enseignant-Chercheur, Maître-Assistant, UCAO-UUA /Institut Saint
Thomas d'Aquin à Yamoussoukro (Côte d'Ivoire)
anzian2009@yahoo.com*

Résumé :

Le rapport harmonieux et paisible de l'homme à la nature, des origines de la création selon le récit biblique du livre de la genèse (Gn 1-2), connaît un déséquilibre et une agression, de nos jours, avec la pensée technique et l'irresponsabilité de l'homme. Selon Heidegger, l'occultation de l'Être, renforcée, d'une part, par l'ère de la civilisation technologique et technique parce que la technique, non seulement, ne pense pas, mais installe l'homme dans la pensée calculante, la course à l'avoir, et d'autre part, l'irresponsabilité humaine, ont plongé la planète dans une catastrophe écologique sans précédent, qui se présente comme une menace pour l'homme et la nature. Face à ce danger, au péril environnemental, que doit faire l'homme ? Il urge de promouvoir une spiritualité écologique comme chemin de salut de l'homme, de la nature et de la planète. De nos jours, les hommes doivent prendre conscience de leur origine commune avec la nature, de leur interdépendance ou appartenance mutuelle, « de leur destin destinal », entendu comme la mort programmée de l'écosystème. Cette conscience fondamentale permettra de promouvoir une spiritualité écologique qui inscrira l'homme dans une relation sainte avec la création, au sens de réconciliation de l'homme avec la nature. Au demeurant, seule une spiritualité écologique fondée sur le retour au divin est capable de mettre un terme à la mort programmée de notre écosystème. Ainsi, la spiritualité écologique se présente comme un chemin de salut de l'homme et de la nature, in fine, une voie de sauvetage de la planète.

Mots clés : *Écologique, Homme, Nature, Spiritualité, Technique.*

Abstract:

The harmonious and peaceful relationship between man and nature, from the origins of creation according to the biblical account in the Book of Genesis (Gn 1-2), is nowadays out of balance and nonviolent as a result of technical thinking and man's irresponsibility. According to Heidegger, the concealment of Being, reinforced on the one hand by the era of technological and technical civilization, because technology not only does not think, but sets man in calculating thought, the race to have, and on the other hand, human irresponsibility, have plunged the planet into an unprecedented ecological catastrophe, which presents itself as a threat to man and nature. Faced with this danger, this environmental peril, what should mankind do ? It is urgent to promote an ecological spirituality as path of salvation of man, nature and the planet. Today, people must become aware of their common origin with nature, of their interdependence or mutual belonging, of their destiny understood as the programmed death of the ecosystem. This fundamental consciousness will allow an ecological spirituality which place man in a holy relationship with the creation, in the sense of reconciliation between man and nature. In fact, only an ecological spirituality based on the return to the divine is capable of putting an end to the programmed death of our ecosystem. Thus, ecological spirituality presents itself as a path of salvation for man and nature, and ultimately, a path of salvation for the planet.

Key words: *Ecological, Man, Nature, Spirituality, Technique.*

Introduction

Il ne passe pas d'heure sur la planète sans que les presses nationales et internationales dans leur ensemble ne parlent de crise écologique. Cette réalité est si prégnante que P. Guillibert (2023, p. 65) affirme :

La catastrophe écologique menace les habitats de nombreux vivants. Des espèces animales et végétales s'adaptent et se déplacent à mesure que leurs conditions de vie sont perturbées. Du côté

humain, il faut désormais faire face à des phénomènes climatiques extrêmes qui conduisent parfois aux limites de l'effondrement politique.

L'action dévastatrice de l'homme sur la nature se caractérise, de nos jours, par la destruction de la biodiversité, l'appauvrissement des ressources naturelles, le réchauffement climatique, les pluies diluviennes, les gaz à effets de serre, les érosions, la destruction de la couche d'ozone, la déforestation et l'avancée du désert, l'urbanisation anarchique et galopante, l'effondrement des blocs de glaces, la prolifération de pandémies, etc. La soif illusoire de maîtrise de la nature a installé l'homme dans une destruction de la nature, ce que M. Heidegger (1967, p. 37) appelle « la dévastation du monde ». Cette action néfaste de l'homme à travers la technique moderne sur la nature, qui sans cesse est une menace de l'environnement, mérite de prendre fin. Car, la terre crie en raison de nombreux dégâts que l'homme lui inflige par l'utilisation irresponsable et l'abus des biens que le Créateur a mis entre ses mains. L'étendue et la monstruosité des productions de la technique moderne manifeste la volonté triomphante de l'homme qui a sa résidence originelle dans la liberté du vouloir. D'après U. G. Tremblay (2013, p. 58), le Fribourgeois, y voit « l'affirmation sous-jacente d'une toute-puissance de la volonté humaine, la technique étant selon cette perspective conçue comme une prolongation efficiente et déterminée de l'absolue autorité du vouloir ». La frénésie de la possession, de l'accumulation, la course à l'avoir, la fuite de ce qui est profond, bref l'Être comme digne de penser ou essentialité de l'existence, détrône l'homme de son premier rôle d'autant et l'installe sur la voie de la déshumanisation. En ce sens, M. Heidegger (1958, p. 36) a raison d'affirmer : « Aujourd'hui, l'homme précisément ne se rencontre plus lui-même en vérité nulle part, c'est-à-dire qu'il ne rencontre plus nulle part son être (*Wesen*). L'homme se conforme d'une façon

si décidée à la pro-vocation de l'arraisonnement qu'il ne perçoit pas celui-ci comme un appel exigeant ». Cette interpellation est d'autant plus pressante avec la conception de la nature comme une réserve à exploiter jusqu'à la dernière énergie. Cette atrocité ou barbarie envers la nature a conduit malheureusement à la dégradation de notre environnement avec pour conséquence la catastrophe écologique planétaire sans précédent à laquelle nous assistons et qui se présente comme une menace pour l'humanité, l'environnement et la planète. Face à cet extrême danger, au péril environnemental, que doit faire l'homme ? Telle est la question qui guide et oriente le présent article. Cette étude est certes une recherche fondamentale, c'est-à-dire qu'elle consiste à faire progresser la connaissance sur la catastrophe écologique planétaire actuelle, mais elle comporte une portée sociale et utilitaire. Comme objectif principal, notre étude vise à montrer que le salut de la planète passe par le recours à une spiritualité écologique. Ainsi, notre hypothèse de recherche peut se formuler comme suit : seule une spiritualité écologique permet à l'homme de juguler la crise écologique planétaire actuelle. Pour atteindre cet objectif, nous nous servons d'une triple méthode : l'analyse, la phénoménologie et la sociocritique. En effet, l'analyse phénoménologique articule la perception des faits et la chaîne de proposition consécutive de l'analyse. Et elle est davantage herméneutique en ce sens qu'elle privilégie l'interprétation du phénomène selon le précepte : “ expliquer plus pour comprendre mieux ”. Quant à la sociocritique, elle permet de mettre en évidence la portée sociale et utilitaire de cette étude. Au demeurant, notre triple méthodologie permet de cerner en profondeur la crise écologique actuelle et de proposer une pertinente solution qui éviterait le péril à la planète. Cette démarche se déploiera suivant trois axes. Dans le premier, nous mettrons en lumière la contribution de la technique et de l'homme à la crise écologique planétaire actuelle. Dans le deuxième, nous démontrerons que cette catastrophe écologique

impacte, à la fois, l'homme et la nature. Dans un troisième, nous montrerons la nécessité d'une spiritualité écologique comme chemin de salut de l'homme et de la nature, *in fine*, une voie de sauvetage de la planète.

1. Technique et irresponsabilité humaine

Cette section se veut être une profonde analyse de la crise écologique qui menace la planète. Ici, la technique et l'homme sont présentés comme les deux responsables majeurs de cette crise. Au regard de cette situation, il importe de questionner au sujet de la technique comme le souligne M. Heidegger (op. cit., p. 9) : « Nous questionnons au sujet de la technique et voudrions ainsi préparer un rapport libre à elle. Le rapport est libre, quand il ouvre notre être (*Dasein*) à l'essence (*Wesen*) de la technique. Si nous répondons à cette essence, alors nous pouvons prendre conscience de la technicité dans sa limitation. » Dans l'optique de parvenir à un rapport libre avec la technique, M. Heidegger (Ibid.) estime que « la technique n'est pas la même chose que l'essence de la technique. De l'essence de la technique n'est absolument rien de technique ». Quant à Luc Ferry, rapporte U. G. Tremblay (op. cit., p. 54), « l'essence de la technique réside dans l'achèvement de la métaphysique moderne comme métaphysique de la subjectivité ». Celle-ci donne à l'homme de faire figure de créateur devant ses créatures techniques. Ce qui revient à dire que la métaphysique du sujet qui trouve son fondement dans le fameux *cogito* de Descartes pose l'homme en tant qu'il est *a priori* libre et d'utiliser ses productions comme il l'entend. Mais, d'après U. G. Tremblay (Ibid.), « l'emballement frénétique de sa toute-puissance l'a malheureusement et brutalement pris au piège au point qu'il tente de se dérober fugacement aux griffes de sa volonté détrônée. » La volonté de puissance apparaît comme le trait fondamental de la technique moderne. De nos jours, elle ne se présente plus comme un

instrument aux mains de l'homme mais un danger entre les mains de l'homme parce qu' « elle se montre comme une provocation qui met l'homme en demeure de “commettre” le réel comme fonds », mentionne M. Heidegger (1958, p. 26).

Cette pro-vocation nommée arraisonnement par le Fribourgeois et, qui est l'essence de la technique, conduit au dévoilement. En ce sens, la technique moderne apparaît comme un dévoilement. Cependant, le dévoilement concerne la nature comme étant la principale réserve du fonds d'énergie. En d'autres termes, la technique moderne met en demeure l'homme de dévoiler le réel, c'est-à-dire, la nature comme un stock, un fonds dans le mode du « commettre ». Dans cette perspective, M. Heidegger (op. cit., p. 32) affirme : « En tant qu'il est ainsi pro-voqué, l'homme se tient dans le domaine essentiel de l'arraisonnement qui l'empêche de penser ». Or, penser, c'est penser l'Être.

De ce pas, la technique moderne prive l'homme de penser l'Être. Mais, elle le pousse à exercer une extrême violence sur la nature en considérant cette dernière comme une réserve d'énergie à exploiter au maximum. Ainsi, « l'essence de la technique moderne met l'homme sur ce chemin de dévoilement par lequel, d'une manière plus ou moins perceptible, le réel partout devient fonds », mentionne M. Heidegger (Ibid., p. 32-33). L'essence de la technique moderne réside dans l'arraisonnement, qui est, en effet, le danger suprême pour l'homme. Car elle installe l'homme dans le destin du dévoilement. Pourtant, comme l'affirme M. Heidegger (Ibid., p. 36), « le destin du dévoilement n'est pas en lui-même un danger quelconque, il est *le* danger ». L'arraisonnement comme le rassemblement interpellant qui met l'homme en demeure de dévoiler le réel partout comme fonds dans le mode du « commettre » masque l'éclat et la puissance de la vérité. Dès lors, le destin qui envoie dans le commettre apparaît comme l'extrême danger, l'alarmant péril de l'époque contemporaine.

Avec la technique, comme le souligne M. Heidegger (1962, p. 348), c'est finalement « l'essence vivante elle-même qui est censée se livrer à la production technique ». Concernant la métaphysique du sujet qui trouve son achèvement dans la technique moderne, Luc Ferry (1999, p. 407) parle de « sacralisation de l'autonomie du sujet comme valeur suprême ». De nos jours, la soif du pouvoir prométhéen ou la volonté d'être maître et possesseur de l'homme devient d'autant plus insistant que la technique menace davantage d'échapper au contrôle de l'homme. Paradoxalement, la technique devient elle-même nécessaire pour s'arracher à son emprise ; ainsi écrit M. Heidegger (1962, p. 349) : « la puissance essentielle de la technique se montre même là où l'on essaye encore, pour ainsi dire sur des terrains secondaires, de maîtriser la technique ». La misère de l'homme, désormais selon Günther Anders, rapporte U. G. Tremblay (op. cit., p. 68), c'est « l'éventualité que [...] son absence de liberté puisse avoir des limites définitives ». Avec la technique, « sommes-nous en train de construire l'enfer ? » s'interroge Louis Marion (2008, p. 51). Au regard de l'extrême danger que représente la crise écologique actuelle, Günther Anders recommande que l'homme demeure dans l'espérance. Celle-ci transparait clairement dans cette affirmation : « Même s'il ne nous est pas possible de diriger la main de notre destin pour le maîtriser, nous ne devons pas renoncer, malgré tout, à ce projet. » (G. Anders, 2002, p. 22). Ce qui revient à dire que l'action humaine est capable de contribuer à changer quelque chose à la catastrophe environnementale planétaire même si le penseur de la Forêt-Noire « s'en remet aux vellétés d'une force occulte appelée Être » comme le fait remarquer U. G. Tremblay (2013, p. 68). Notons que pour justifier le recours à l'Être, M. Heidegger (1958, p. 88) écrit : « L'action humaine ne peut pas immédiatement remédier à ce danger ».

Le recours « à une autre force », qui serait « capable d'entrer *in extremis* dans ce train pour actionner le frein d'urgence »

selon U. G. Tremblay (op. cit., p. 68), c'est-à-dire, pour mettre un terme, une fin à la détresse humaine actuelle, est le signe que l'homme est capable de contribuer efficacement à sortir la planète de l'extrême menace qui pèse sur elle. Au fait, si l'homme est capable de contribuer à sortir la planète de cet enfer, c'est parce qu'il en est le premier responsable. En d'autres termes, la crise écologique est non seulement de la responsabilité de l'homme mais surtout de son irresponsabilité. Dès lors, on peut affirmer sans ambages que la catastrophe écologique planétaire tire manifestement son origine de façon substantiellement de l'irresponsabilité humaine.

L'irresponsabilité humaine n'est pas sans lien avec la question de liberté. Créé libre et installé au cœur du jardin paradisiaque selon le récit du livre de la Genèse (1-2), pourquoi l'homme et la nature sont au bord du précipice avec la menace écologique planétaire ? Le déséquilibre à l'ordre pré-établi de la nature, n'est-elle pas à l'origine de la catastrophe environnementale mondiale actuelle ? La crise écologique du moment n'est-elle pas la ré-action de la nature à la violence envers elle orchestrée par l'homme ? Si la technique se présente comme une puissante arme aux mains de l'homme et non plus désormais comme un instrument alors, n'est-ce pas la faute de l'homme ? Que peut la technique sans l'homme ? N'est-ce pas l'homme l'inventeur de la technique ? Ce sont autant de questions qui mettent en lumière la responsabilité de l'homme dans la crise écologique actuelle. Dans le fond, cette catastrophe écologique est la manifestation de l'irresponsabilité humaine. En effet, « l'homme est devenu fou » en se hissant au rang de Créateur. Dès lors, il s'est doté du pouvoir dominant sur la nature faisant d'elle un réservoir d'énergie à exploiter jusqu'à épuisement. La nature fait l'objet de dévastation, de destruction sauvage et irresponsable, qui l'amène non seulement à crier mais surtout à se défendre en provoquant des catastrophes naturelles. Ce qui revient à dire que l'homme n'est pas dans un rapport

apaisé avec la nature. Mieux, l'homme est dans un rapport tensiogène, conflictogène avec la nature.

Pour l'homme, la nature comme fonds mérite d'être épuisée au maximum. Dans cette dynamique d'épuisement jusqu'à la dernière énergie, l'homme semble oublier que les ressources naturelles ne se renouvellent pas systématiquement. Autrement dit, les matières premières du sous-sol ne sont pas toutes renouvelables, et donc appelées à disparaître. C'est là que se trouve ancrée l'irresponsabilité humaine dans l'usage des biens de la terre qui sont à sa disposition. Les mortels d'aujourd'hui, en fuyant le mystère comme ce qui est Haut, Profond et digne d'être pensé en sa vérité dé-célante pour s'accommoder à la réalité ambiante indique qu'ils n'ont pas conscience de l'extrême danger ou péril qui les menace. Ainsi, d'un point de vue heideggérien, l'oubli de l'Être, l'occultation de la question de l'Être comme expression de l'absence de sens, de la détresse écologique actuelle met en lumière de manière substantielle l'irresponsabilité humaine en ce qui concerne l'origine de la crise environnementale de l'heure. Cette irresponsabilité de l'homme est davantage accentuée avec l'attention uniquement portée par les mortels d'aujourd'hui sur eux et le présent, et sans aucunement penser aux générations futures qui constituent la relève de l'humanité. N'est-ce pas l'urgence de penser aux générations futures qui constitue la trame du principe éthique du philosophe Hans Jonas mis en lumière dans son ouvrage *Le principe de responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique* paru en 1979 ?

Pour Hans Jonas, disciple de Martin Heidegger, la transformation de l'essence de l'agir technique impose une réforme profonde de l'éthique humaniste. La technique s'est universalisée à un point tel qu'elle concerne la totalité de la planète terre et les générations à venir. Dès lors, ses effets ne se limitent plus à l'aujourd'hui des mortels, c'est-à-dire au présent, mais au futur de l'humanité. C'est pourquoi, dans son ouvrage

Le principe de responsabilité, il commence sa réflexion en partant de la question suivante : « Pourquoi l'humanité doit-elle exister ? » Bien que l'impératif de l'existence de l'humanité semble aller de soi, il n'en demeure pas moins qu'elle ne soit plus du tout un fait assuré. Le pouvoir dominant aux mains de l'homme orchestré par la technique moderne lui donne la capacité et le pouvoir de s'autodétruire en un laps de temps. D'où la nécessité, selon Hans Jonas, de poser une nouvelle question qui doit entrer dans le domaine des considérations éthiques. Sa fonction de biologiste lui donne de fonder l'impératif que l'homme doit exister, au regard du fait, qu'il a, comme tout être vivant, une valeur absolue, qui lui est inhérente et qu'il s'agit de protéger quoi qu'il en coûte. Dans cette perspective de protection, il met en évidence la limite du modèle occidental de la technique, qui installe l'homme dans une société principalement centrée sur la production et la consommation de masse, à travers « une heuristique de la peur », qui doit conduire l'homme à renoncer fondamentalement à la technologie déferlante. Ainsi, selon H. Jonas (1979, p. 30), l'impératif moral dans le contexte technologique devient donc : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre ». De ce pas, l'on assiste non seulement à une rupture avec la réflexion kantienne, qui refuse de dériver le devoir de l'être, mais aussi à un renversement de formule kantienne, « Tu dois donc tu peux », qui désigne un pouvoir interne au sujet moral. D'un point de vue jonasien, le pouvoir humain sur la nature définit « la dimension, la qualité et la charge du devoir ». Pour lui, si l'homme est capable de dévaster la terre alors, il est également capable de la protéger d'où la formule jonasienne : « Tu peux dévaster la terre donc tu dois t'en soucier ». L'éthique environnementale jonasienne de la responsabilité envers les générations futures fut le creuset du rapport de Brundtland (1987) et le Sommet de Rio (1992) qui a donné naissance à la

Conférence des Parties (COP), entendue comme étant la réunion annuelle des États pour fixer les objectifs climatiques mondiaux. Après la COP 28 tenue aux Emirats arabes unis en 2023, celle de 2024, la COP 29 s'est tenue à Baku (au Baku Stadium), capitale de l'Azerbaïdjan du 11 au 22 novembre 2024. L'enjeu restait le même : la survivance de l'homme et de la planète.

Notons que l'ambivalence du progrès technique situe l'homme dans une réjouissance et une fascination en ce qui concerne les avantages de la technologie, d'une part, et une angoisse perpétuelle en ce qui concerne ses méfaits. Concernant les inconvénients de la technique, M. Heidegger (1958, p. 38) déclare :

La technique n'est pas ce qui est dangereux. Il n'y a rien de démonique dans la technique, mais il y a le mystère de son essence. C'est l'essence de la technique, en tant qu'elle est le destin du dévoilement, qui est le danger. La menace qui pèse sur l'homme ne provient pas en premier lieu des machines et appareils de la technique, dont l'action peut éventuellement être mortelle. La menace véritable a déjà atteint l'homme dans son être. Le règne de l'arraisonement nous menace de l'éventualité qu'à l'homme puisse être refusé de revenir à un dévoilement plus originel et d'entendre ainsi l'appel d'une vérité plus initiale. Aussi, là domine l'arraisonement, y a-t-il *danger* au sens le plus élevé.

De ce qui précède, la technique moderne, en tant que manifestation de la volonté de puissance, représente l'extrême danger. Ce qui veut dire que l'ère de la civilisation technologique apporte, certes, des bienfaits (facilité, confort, rapidité, santé, etc.) et mais aussi de la possibilité d'une

régression affreuse et délirante, pire, une intense menace, un extrême danger pour l'homme, la nature et la planète.

En résumé, la crise écologique planétaire actuelle est le fait du mauvais usage de la technique moderne lié à l'irresponsabilité humaine. La volonté de puissance et de l'avoir ont conduit l'homme à s'ériger en maître et possesseur de la nature au point de dévaster et détruire l'œuvre de la création. Pourtant, détruire la nature, n'est-ce pas, en soi, détruire l'homme, en raison de leur corrélation ou interdépendance originelle ? Cette question nous donne, à présent, de nous pencher sur le deuxième axe de notre article.

2. L'homme et la nature : une interdépendance menacée de disparition

Selon le récit de la création au premier livre de la Genèse (1-2), nous lisons :

Au chapitre 1 :

01 AU COMMENCEMENT, Dieu créa le ciel et la terre.

02 La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux.

03 Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut.

04 Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres.

05 Dieu appela la lumière « jour », il appela les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.

23 Il y eut un soir, il y eut un matin : cinquième jour.

24 Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce. » Et ce fut ainsi.

25 Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce, et toutes les bestioles de la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

26 Dieu dit : « Faisons l’homme à notre image, selon notre ressemblance. Qu’il soit le maître des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, de toutes les bêtes sauvages, et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre. »

27 Dieu créa l’homme à son image, à l’image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme.

28 Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. »

Chapitre 2 :

01 Ainsi furent achevés le ciel et la terre, et tout leur déploiement.

02 Le septième jour, Dieu avait achevé l’œuvre qu’il avait faite. Il se reposa, le septième jour, de toute l’œuvre qu’il avait faite.

03 Et Dieu bénit le septième jour : il le sanctifia puisque, ce jour-là, il se reposa de toute l’œuvre de création qu’il avait faite.

04 Telle fut l’origine du ciel et de la terre lorsqu’ils furent créés. Lorsque le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel,

05 aucun buisson n’était encore sur la terre, aucune herbe n’avait poussé, parce que le Seigneur Dieu n’avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n’y avait pas d’homme pour travailler le sol.

06 Mais une source montait de la terre et irriguait toute la surface du sol.

07 Alors le Seigneur Dieu modela l’homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l’homme devint un être vivant.

08 Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l’orient, et y plaça l’homme qu’il avait modelé.

Ce récit de la création, selon la version du christianisme, ne désacralise point le monde et ne permet nullement l’exploitation

de la nature comme l'avait affirmé l'historien médiéviste américain Lynn White dans son article « The Historical Roots of Our Ecological Crisis » publié dans la revue *Science* (1967, Vol 155, p. 1203-1207). En revanche, ce récit met en lumière l'insertion de l'homme au cœur de la nature pour y prendre soin. En d'autres termes, c'est après que les éléments constitutifs de la nature sont créés que l'homme est, par la suite, créé, et y est installé. Dès lors, l'homme et la nature forme un tout unifié. En effet, cette unité tire son origine du fait que « l'homme est un être-au-monde, un être de relation, un être en interaction, un être de communion », affirme P. Anzian (2020, p. 25). La nature ainsi que le Créateur sont les lieux de cette communion. L'homme est donc dans une intime relation avec la nature. Ce qui veut dire que l'homme et la nature sont dans une relation de co-appartenance, de conjugaison originelle. Dès la création, le Créateur en maître architecte, établit une insigne relation, une co-appartenance entre l'homme et la nature. Cette appartenance mutuelle est le signe que l'homme et la nature forment un tout unifié. Cette unité est mise en évidence par G. Del Vecchio (1961, p. 685-686) dans cette affirmation :

En examinant la nature, nous découvrons presque traduite en elle les lois de notre esprit, comme si elle en était le miroir ou comme si, à l'inverse, l'esprit était le miroir de la nature ; nous trouvons, en somme, dans l'ordre de l'univers ces mêmes empreintes idéales que nous trouvons comme données a priori dans la conscience. Ce qui nous induit à penser que le sujet et l'objet sont dans la réfraction d'une même unité absolue.

Il ressort alors que l'homme et la nature s'inscrivent dans une connexion et forment un ensemble rigide, compact à l'instar des faces d'une même pièce de monnaie. De ce pas, la dissociation

serait néfaste à chaque partie dans la mesure où l'un ne peut exister sans l'autre. L'environnement est un cadre de vie et l'homme reste dépendant de son environnement. La nature est source de vie pour l'homme car elle est non seulement le lieu propre de son cadre de vie mais aussi de ravitaillement alimentaire. Mieux, la nature est le refuge de l'homme, cadre protecteur, d'une part, et constitue un capital naturel qui conditionne la vie humaine, un cadre nourricier qui permet la vie, d'autre part. Quant à l'homme, il lui revient en propre de prendre soin de la nature comme un gardien. Autrement, l'homme assure la garde de la terre. Garder, c'est surveiller, c'est mettre à l'abri de toute attaque ou agression. C'est conserver, c'est « habiter poétiquement la terre » affirme F. Hölderlin (2014, p. 141). Or, habiter, c'est séjourner, c'est demeurer. C'est préserver, c'est préserver. Habiter, c'est au fond entretenir une relation de complicité, c'est-à-dire veiller à ne pas dégrader la nature en la polluant ou en la surexploitant jusqu'à épuisement.

Malheureusement, cette complicité n'existe plus avec l'agression que l'homme fait subir à la nature. En aménageant le territoire ou en transformant les terres cultivables pour les besoins de sa subsistance, l'homme modifie radicalement son environnement naturel : il détruit des milieux de vie. Pire, il s'érige en ennemi de la nature. De nos jours, l'homme a un effet destructeur sur la nature : il rase les forêts, construit des routes, des ponts et des chemins de fer, chasse dans les parcs, réserves et forêts classées, utilise des produits chimiques soit comme engrais soit comme pesticides, c'est-à-dire pour l'éradication de certains insectes ou certaines plantes qui étouffent la croissance des cultures, pêche plus que la réglementation martine internationale des océans le permet, produit des rejets comme l'émission de polluants, eaux usées, production de déchets, etc. Cette destruction est si prononcée que l'homme et la nature sont sans cesse menacés de disparition. Le péril, l'extrême danger lié à l'activité humaine sur l'environnement provient

essentiellement de la déforestation, du réchauffement climatique, la surexploitation des ressources, la pollution et l'agriculture industrielle et l'expansion agricole. Il importe de souligner que ces facteurs contribuent de manière accélérée à l'extinction massive d'espèces animales et végétales, à l'élévation progressive et continue du niveau de la mer et à des températures extrêmement froides ou chaudes défiant tout record dans l'atmosphère terrestre.

La modification positive ou négative de l'environnement par l'homme affecte, à la fois, l'homme comme acteur, et la nature comme objet. L'action destructrice de l'homme sur la nature se présente également comme destructrice pour l'homme lui-même parce que ce dernier et la nature sont dans une intime relation, c'est-à-dire d'interdépendance, de corrélation, de co-appartenance. Ce qui signifie que l'homme et la nature sont tous deux menacés de disparition, d'extinction, de mort, par l'irresponsabilité et « la puissante prométhéenne atteinte par l'homme », selon U. G. Tremblay (op. cit., p. 61).

L'homme semble oublier le lien originel qui le lie à la nature. Il s'engouffre chaque jour dans une barbarie indescriptible avec la nature, d'une part, et un déconcertant épuisement de son sous-sol, d'autre part. Au fait, cette incontrôlée et perpétuelle atrocité envers l'environnement est en effet, une agression vers l'homme lui-même, parce que c'est la nature qui fait l'homme au sens où elle est son milieu naturel et protecteur. En outre, détruire la nature, c'est s'autodétruire en raison de la connexion, la corrélation originelle, qui existe entre l'homme et la nature. Le lien intime, cette corrélation originelle fonde le principe écologique suivant : tout ce qui touche à l'homme, touche également à la nature et vice-versa.

La menace de disparition de l'homme et de la nature comme l'extrême danger, l'éminent péril de notre planète, provoquée par l'irresponsabilité, la puissance prométhéenne atteinte par l'homme et la technique moderne en raison de leur imbrication

est le signe manifeste qu'il y a un déplacement du curseur dans l'ordre de la création. La barbarie, l'agression sauvage, la modification perpétuelle de l'environnement par l'homme comme étant l'extrême danger que l'homme fait courir à la nature et la planète n'est donc pas sans effet pour l'homme lui-même. Mettre en danger la nature, c'est, en effet, mettre en danger l'homme. L'idée de puissance prométhéenne atteinte par l'homme, qui lui donne parfois de dominer son environnement, comme s'il était « en haut d'une échelle », se présente comme fausse. Car, l'homme est non seulement fondamentalement dépendant de son environnement, mais aussi dominé par de nombreux êtres vivants bien plus petits que lui. Dans cette perspective, l'homme n'est ni le maître ni l'esclave de la nature, qui est un système vivant et incontrôlable. Sa « volonté triomphante » d'après, U. G. Tremblay (op. cit., p. 70), n'est que illusoire, imaginaire. Il poursuit (Ibid., p. 72) en laissant entendre que ce caractère utopique apparaît chez Heidegger comme « une pure volonté technicienne définalisée ».

Au demeurant, la menace de disparition concerne autant la nature que l'homme en raison de leur co-relation ou interdépendance originelle. Dans son essai de contrôler la nature, l'homme a semblé occulté le fait que la nature l'a toujours effrayé parce qu'elle est mystérieuse, c'est-à-dire inquiétante, parfois dangereuse, et peut se retourner contre lui. Malgré sa dangerosité, son caractère imprévisible et mystérieux, l'homme a osé la détruire profondément. Cette destruction de la nature, comme un objet à mettre en forme pour le bon usage de l'homme, via la technique moderne, est à l'origine de la crise écologique planétaire actuelle. Le comportement prédateur et exploiteur de l'homme, qui se présente comme préjudiciable pour l'environnement, est aussi mortifère pour l'homme lui-même puisqu'il ne peut aucunement se soustraire de la réaction de la nature qui se traduit par des catastrophes environnementales ayant des effets destructeurs sur la surface de

la terre, sur les êtres humains et les autres êtres vivants. Face à la menace de disparition de la planète liée à la fascination pour les instruments et la soif illusoire de maîtrise de la nature, que convient-il à l'homme de faire pour résorber la crise écologique actuelle ? Cette question donne d'aborder, dans les lignes qui suivent, le troisième axe de notre article.

3. La spiritualité écologique comme chemin de sauvetage de la planète

Il importe de noter que plusieurs propositions de sortie de crise sont préconisées dans le cadre de la crise écologique planétaire actuelle. En scrutant de près cet ensemble, comme le fait remarquer U. G. Tremblay (Ibid., p. 70), celle que suggère Günther Anders, « “semer la panique ” », qui fait écho à l'heuristique de la peur développée par Hans Jonas ou encore à la pédagogie des catastrophes formulées par des penseurs contemporains tels que Serge Latouche ou Jean-Pierre Dupuy », nous prôtons, dans cet article, la perspective, mieux, la portée de la spiritualité, « ce patrimoine essentiel de l'humanité » (P. Filliot, 2011, p. 25). Le recours à la portée spirituelle dans la recherche de solutions à apporter à la crise écologique planétaire trouve tout son sens parce que, selon le Pape François (2015, n° 202-203), « la gravité de la crise écologique exige une éducation et une spiritualité écologique ».

Il ressort, ici, la nécessité de la prise en compte de la spiritualité dans les tentatives de solutions à apporter à la crise écologique planétaire. L'ouvrage *L'herméneutique du sujet : Cours au Collège de France.1981-1982* de Michel Foucault (2001) donne de saisir la spiritualité comme une structure de connaissance, au-delà des dogmes et des croyances. Elle est essentiellement une transformation du sujet. Et un double mouvement de l'individu est nécessaire pour atteindre ce but : un retournement vers l'intériorité et, en même temps, un

dépassement de l'ego qui s'ouvre à l'altérité. Elle est, au fond, un art de vivre. Le Pape François, dans *Laudato Si'* rappelle (2015, n° 216) rappelle que « la spiritualité se vit avec toutes les réalités de ce monde, en communion, avec tout ce qui nous entoure ». Ici, par spiritualité, nous entendons l'effort, la dynamique, la tâche, à la fois, humaine et divine de sauvetage de l'homme, la nature et la planète. Elle s'entend alors comme la tâche des mortels de se ré-enraciner dans le divin face à la catastrophe écologique actuelle. En clair, la spiritualité, est, à saisir dans cette réflexion, comme un chemin à emprunter, une mise en route à réaliser. En ce sens, la spiritualité écologique se veut être le chemin à emprunter par l'humanité pour repousser la menace de la fin du monde. Dans le fond, il s'agira de faire appel « au Dieu qui sauve » dont parle Hölderlin dans ses *poèmes*. Ce qui revient à dire que l'homme doit non seulement agir pour freiner sa propre action dévastatrice sur l'environnement, mais aussi s'ouvrir à l'altérité et convoquer le secours « des dieux » pour qu'ils viennent en aide aux mortels. L'absence du divin aux solutions proposées pour freiner la crise environnementale sonne malheureusement leur échec.

Au sujet du divin (*Göttliche*), sa présence et son rapport à l'homme sont mis en lumière dans la notion de « Quadriparti (*Geviert*) » chez Heidegger (1963, p. 116-120). Il sied de souligner que le Quadriparti laisse apparaître la relation, l'unité originelle entre la terre, le ciel, les divins et les mortels, qui dit le jeu de miroir du monde. Pour Alain Boutot (1989, p. 54), le monde en tant que Quadriparti, « n'est pas le monde, comme totalité au sens kantien. [...] L'être du quadrature est le jeu du monde. [...] En tant qu'il joue ce jeu de miroir, le monde est un anneau qui s'enroule in-finement sur lui-même. Il est lui-même le fondement sans fond à partir duquel tout ce qui est se trouve libéré et porté jusqu'à soi-même ». Pour montrer ce jeu de renvoi réciproque et leur pouvoir d'éclosion, il poursuit (Ibid, p. 55) en disant : « Il ne suffit pas de dire que la chose fait apparaître et

installe un monde ; il faut ajouter que le monde, en tant que quadriparti, fait apparaître et installe les choses dans leur être propre.» Ce qui veut dire : le monde est la corrélation entre la terre, le ciel, les divins et les mortels. Ainsi, la terre, le ciel, les divins, les mortels et le monde entrent dans un jeu de correspondance par le rassemblement du Quadriparti. Le monde se modifie avec l'agression que lui fait subir l'homme. Cette modification prépare le lit de sa mort programmée.

Il est vrai que le monde tend vers une fin avec la crise écologique mais le sauvetage est possible avec la spiritualité écologique qui diffère de l'écospiritualité dont les limites se fondent dans l'unique action humaine. La spiritualité écologique qui se déploie dans cette recherche se voudrait libératrice et salutaire dans la proportion où elle permet aux mortels de se reconnecter avec l'altérité et d'atteindre cette plénitude de « reliance » de leur être au monde. Elle met en lumière « une relation saine avec la création comme dimension de la conversion intégrale de la personne, souvenons-nous du modèle de saint François », affirme le Pape François (2015, n° 218)

Martin Heidegger a vu en cette altérité, le visage de l'Être. Pour lui, « ce qui est divin permet et maintient le lien à l'estre (Seyn) » affirme Franck Darwiche (2009, p. 313). De toute évidence, d'après le Fribourgeois, la nécessité d'une spiritualité écologique trouve sa justification dans l'oubli de l'Être comme origine de la déchéance actuelle. C'est pourquoi, il affirme (1958, p. 88) : « L'action humaine ne peut jamais immédiatement remédier à ce danger ». Autrement dit, pour sauver l'homme et la nature, voire la planète, du désastre à venir, il urge de mettre fin à l'oubli de l'Être. Car l'oubli de l'Être est à l'origine de la détresse actuelle de l'humanité. D'un point de vue heideggérien, l'oubli de l'Être est au fondement de la crise écologique planétaire actuelle. Dès lors, il ressort que seul le réveil de la question de l'Être se présente comme la panacée à cette crise écologique. Ainsi, pour le Fribourgeois, renouer avec

la question de l'Être est, en effet, le chemin de sauvetage de la planète. En somme, renouer avec la question de l'Être, c'est mettre une fin, un terme à l'oubli qui est à l'origine de l'absence de sens à laquelle nous assistons et dont la catastrophe environnementale est l'une des manifestations. Pour Heidegger, c'est en mettant fin à l'oubli de l'Être que l'homme, la nature et la planète seront capables d'entrer dans une phase de salut.

Le recours à l'Être comme « force » pour mettre un terme au plus grand danger de la planète qu'est la crise écologique ne satisfait pas Günther Anders. Pour lui, bien que l'action humaine soit limitée, il y a nécessité à persister « malgré tout à en parler à la constitution d'une imagination morale élargie capable de saisir l'étendue et la monstrosité de nos productions – capacité dont il répudie par ailleurs la possibilité » rapporte U. G. Tremblay (op. cit., p. 68). Au-delà de la critique de Günther Anders, il convient de reconnaître que Heidegger a esquissé une spiritualité écologique à travers le réveil de la question de l'Être comme paradigme pour repousser la fin du monde. La crise écologique comme effet du règne nihiliste de la technique dont le mode opératoire est l'arraisonement, le *Gestell*, c'est-à-dire le dispositif, d'une part, et de l'irresponsabilité de l'homme, qui oublierait que détruire la nature, c'est se détruire soi-même, d'autre part, appelle à une « re-divinisation », à un programme de « théo-poétique » d'invention des dieux. Car, comme l'affirme F. Hölderlin (op. cit., p. 96) : « Il est proche. Et il est difficile à saisir, le dieu. Mais là où est le péril, croit aussi ce qui sauve ».

Pour le Fribourgeois, « le dieu », qui sauverait la planète, serait l'Être. La raison de la présence de « dieu » dans la démarche de changer le rapport des mortels envers l'environnement se justifie par le fait que l'ère de la civilisation technique a installé l'homme sous le signe du motif nietzschéen de la « mort de Dieu » corrélée au motif hölderlinien de « la fuite des dieux anciens ». En outre, Hölderlin, ami et voisin de

chambre de Hegel et Schelling à l'université de Tübingen, laisse entendre que : « Là où croit le péril, croit aussi ce qui sauve ». Ce vers hölderlinien teinté de dialectique hégélienne indique que « seul un dieu peut encore sauver » la mort programmée de l'écosystème, la planète.

La spiritualité écologique qui se dégage de la présente recherche est donc celle fondée sur une « re-divinisation », un programme de « théo-poétique » d'invention des dieux. Elle contribue à la création de possibilité d'espace-temps où l'homme puisse être requis et interpellé par ce dieu ou ces autres dieux. Il apparaît alors que seul le recours aux divins serait capable de mettre un terme à la mort programmée de la planète. Les mortels ne pourront repousser la fin du monde que s'ils acceptent de fuir le divertissement, de renoncer à la frénésie de la production et à la consommation, d'abandonner la course à l'avoir pour écouter la voix silencieuse des dieux qui fait signe dans le brouhaha, le règne et la dictature du « On ». Le destin de la technique et l'abîme de notre non-liberté pourraient connaître un de-scellement si et seulement si les divins sont sollicités par les mortels. Car, le salut de la planète est entre les mains des mortels puisque comme l'écrit Michel Freitag (1998, p. 25), « le monde n'est pas seulement réuni devant notre conscience, [mais qu'] il est rassemblé dans nos mains ». Ce qui revient à dire que les mortels possèdent le pouvoir de « couper la mèche du progrès avant qu'elle n'atteigne la dynamite », affirme U.G. Tremblay (op. cit., p. 70). Le recours aux divins comme voie de sauvetage de la planète indique que la spiritualité écologique qui pourrait se dégager de cette réflexion est celle de la réconciliation de la terre et du ciel, des mortels et des dieux. Dans cet élan, les mortels doivent regarder la nature comme un don du Créateur à l'homme. Ce regard spirituel de la nature permet de rompre avec l'idée de nature comme un stock, une réserve d'énergie et de matières premières à exploiter au maximum.

Par ailleurs, les écoles de spiritualité orientales (yoga, le zen, le hindouisme, le bouddhisme) et occidentales (bénédictine, carmélite, franciscaine, dominicaine, ignacienne, etc.) pourraient se présenter comme d'authentiques creusets pour opérer ce rapport nouveau à la création. En somme, une spiritualité écologique de la contemplation de la création doit donc émerger afin de mettre un frein à la menace de mort de la planète. Cette spiritualité de contemplation de la création encourage, d'après le Pape François (2021, n° 49), « la protection et le respect de la création, avec la conscience claire de ses limites, interdisant d'en abuser. Abuser la nature, c'est abuser des ancêtres, des frères, des sœurs, de la création et du Créateur en hypothéquant l'avenir ». De plus, la spiritualité de contemplation de la création met en évidence la logique de la conversion écologique qui pourrait se traduire, selon le Pape François (2015, n° 206), par « de profondes changements dans les styles de vie, les modèles de production et de consommation, les structures de pouvoir établies qui régissent aujourd'hui les sociétés ».

Pour clore tout ce développement, nous disons que le sauvetage de la planète passe d'abord et avant par une spiritualité écologique de conscientisation de l'homme, de respect, de protection et de sauvegarde de la nature ; ensuite, de récréation de l'univers, de complicité, de fraternité et de communion avec l'environnement ; enfin, de droit à la sécurité de la nature et d'éveil à la contemplation de la création. Cet ensemble d'horizon de sauvetage de la planète nous situe dans une unique et même spiritualité, qui est celle de « la culture du soin » comme antidote de « la culture du déchet », affirme François (2021, p. 33). Toutefois, la racine de cette spiritualité écologique reste la « re-divinisation », le programme de « théopoétique » d'invention des dieux. Ainsi donc, le retour des dieux dans l'espace endeillé par la technique et l'irresponsabilité humaine se présente comme l'ultime voie de sauvetage de la

planète. En ce sens, le retour des dieux dans leur espace originare donne à la technique moderne de devenir elle-même nécessaire pour s'arracher à son emprise et à l'homme de prendre conscience de l'étendue et de la monstruosité de ses productions. *Ine fine*, le retour des dieux dans leur espace originare, comme fondement de la spiritualité écologique à promouvoir, de nos jours, pourrait mettre fin « au destin », au péril, au danger encouru par la planète, c'est-à-dire un terme à la mort programmée de l'écosystème.

Conclusion

Face à notre époque soumise au règne nihiliste de la technique et de l'irresponsabilité humaine, qui ont plongé la planète dans une crise écologique sans précédent, que doivent faire les mortels pour repousser la mort programmée de l'humain, la nature et le cosmos ? Telle est la question à laquelle nous avons tenté de répondre dans cette analyse. La méthode d'analyse phénoménologique et sociocritique que nous avons proposée, a l'insigne avantage de mener une réflexion profonde concernant les racines de la crise écologique de l'heure, autrement dit, notre rapport à la nature, d'une part, et de proposer une tentative de solution qui tienne compte de la réalité, de la complexité et de l'ampleur de la crise, d'autre part.

Pour mettre un terme au péril, à la menace de disparition de l'homme, la nature et de la planète, il convient aux mortels dans leur rapport à l'environnement, de ne plus se situer sur le plan métaphysique mais de préférence sur le plan spirituel. En effet, selon le Fribourgeois, la métaphysique est à l'origine de la détresse actuelle dans la mesure où elle installe l'homme dans le mesurable, le calculable, l'avoir plutôt que dans le rapport à l'Être. La technique est la forme achevée de la métaphysique parce que son essence comme arraisonnement intronise notre époque sous le règne du nihilisme donc de l'occultation de

l'Être. Cette emprise de la pensée technique sur notre époque est davantage renforcée par l'irresponsabilité des mortels qui se traduit par la modification et la dégradation de l'environnement tout en oubliant que détruire la nature, c'est s'autodétruire. Au regard de la mort programmée de notre écosystème, « seul un dieu peut encore nous sauver » laissait déjà entendre Hölderlin à l'époque du déclin spirituel de l'Occident. Le recours au divin s'avère donc l'ultime solution à la crise écologique planétaire actuelle puisque « ce qui est divin » permet non seulement aux mortels d'être en rapport avec l'Être mais aussi de maintenir le lien avec l'Être. Seul le rapport et le maintien à l'Être donne lieu de sauver la planète. En situant l'enjeu du salut de la planète au niveau du spirituel et non de la métaphysique qui scelle l'oubli de l'Être, nous partageons avec Heidegger l'idée de recours à ce qui est Haut et qui fait référence au Sacré, à savoir les dieux ou les divins. Dans une espèce d'invocation, Heidegger, pour dire l'« Être », commence toujours par la terre avant de l'accoupler au ciel, puis il nomme ceux qui ont en partage la parole qui dit l'Être : les dieux et les mortels. Le jeu de renvoi de la terre avec le ciel, des mortels avec les dieux dans le Quadriparti indique le secours de ce qui est Haut à l'endroit de ce qui est bas, mieux du spirituel envers le profane.

Les solutions humaines à la crise écologique ayant montré leurs limites, il y a donc nécessité à recourir au spirituel d'où la spiritualité écologique à l'heure de la crise écologique planétaire. En ce sens, les écoles de spiritualité orientales (yoga, le zen, le hindouisme, le bouddhisme) et occidentales (bénédictine, carmélite, franciscaine, dominicaine, ignacienne, etc.) pourraient se présenter comme d'authentiques creusets pour opérer un rapport nouveau à la création. Ce qui donnerait accès à une spiritualité de contemplation de la création. Celle-ci se présente comme le pertinent paradigme pour repousser la fin du monde parce qu'elle situe les mortels dans un rapport nouveau à la nature et aux dieux qui avaient été occultés en

raison de l'oubli de l'Être. La « re-divinisation », le programme de « théo-poétique » d'invention des dieux donne lieu à un monde au sens de Quadriparti. « “ Les dieux ” (*die Götter*), les bienheureux, ont besoin des “ mortels ” (*Sterbliche*) pour éprouver un sentiment de vie au sein de leur immortalité », écrit Jean-François Mattéi (2001, p. 137). Ce qui implique que « les dieux anciens » expulsés par le motif nietzschéen de la « mort de Dieu » doivent retrouver leur place originelle après la traversée des ténèbres. Seuls ces dieux peuvent sauver l'homme, la nature et la planète de la mort programmée. Cette spiritualité écologique à l'heure de la crise écologique planétaire nous « conduit vers une tout autre expérience. “ En un éclair ” (*Blitz*), qui est l'éclair du dieu et non plus de l'homme », affirme Jean-François Mattéi (*Ibid.*, p. 189). La critique de la raison instrumentale par Heidegger ne fait pas de lui un antihumaniste encore moins un technophobe. Elle est plutôt à saisir comme une technocritique puisque la conférence *Essais et conférences* ne proscrit pas la technique. La critique de la technique amalgamée avec le nazisme dont Heidegger fut partisan que laisse entendre Johann Chapoutout dans son article « Les nazis et “la nature” Protection ou prédation » se présente très incisive et mériterait d'être relativisée. Car le reproche de l'apologie de la technologie par le parti nazi et non sa condamnation, ni sa modération par Heidegger reste discutable puisque le philosophe de Messkirch fait de la technique un destin, une interpellation de l'homme à revenir à soi-même donc à fuir l'oubli de l'Être pour une vie authentique : parvenir à une ré-appropriation substantiellement de soi-même. Face à la technique, Heidegger ne clame-t-il pas « une égalité d'âme », une sérénité ? La conférence *Gelassenheit* (sérénité) n'est-elle pas en soi un appel à quitter ce qui abêtit, autrement dit, la technique qui « en changeant l'essence de toute relation aux étants intramondains change la relation de l'homme au monde et à l'Être » ? (Franck Darwiche, 2013, p. 151). Le rapport entre la technique et la catastrophe

écologique planétaire du moment dévoile de manière éminente l'actualité de la pensée heideggerienne. Le Fribourgeois avait déjà prédit non seulement l'avènement du monde technologique dans lequel nous sommes embarqués actuellement qui se traduit par la saturation de la culture cybernétique dans notre univers communicationnel et l'usage abondant des nouvelles technologies mais aussi et surtout, un rapport irresponsable à la nature comme un « fonds » à exploiter jusqu'à épuisement.

Le présent article comme recherche fondamentale vise à accroître la connaissance sur le phénomène de la catastrophe écologique actuelle. Toutefois, cette recherche n'est pas dépourvue de portée sociale et utilitaire. Substantiellement, la portée sociale et utilitaire de cette étude est non seulement de sensibiliser et de conscientiser les mortels d'aujourd'hui sur les dangers de la crise environnementale mais aussi proposer une piste de résolution à la catastrophe écologique actuelle. En effet, si les mortels ne prennent garde, ils seront détruits avec la terre qui fait l'objet de péril. La catastrophe environnementale planétaire invite à un comportement responsable envers la nature. En somme la portée sociale et utilitaire de cette étude est de protéger, préserver et sauvegarder l'homme et la nature de la menace de destruction et de dévastation. La crise écologique comme interpellation de l'homme exige que les mortels modifient en profondeur leur rapport à l'environnement et leur manière d'exister. Ainsi, donc, seule une spiritualité écologique permet à l'homme de juguler la crise écologique planétaire actuelle.

Il importe de souligner que la menace programmée de la planète n'installe pas les mortels d'aujourd'hui dans un monde apocalyptique. Au contraire, la crise écologique planétaire porte en elle-même les germes de sa propre rédemption. C'est là tout le sens du vers hölderlinien repris par M. Heidegger (1976, p. 314) : « Où est le péril comme péril, est aussi déjà mûr ce qui sauve [...] Le péril est lui-même, s'il est comme péril, ce qui

sauve ». Mais, la dialectique hégélienne poussée à sa fin, à son absolu, nous permet aisément d'affirmer : « Là où croit ce qui sauve, croit un nouveau danger ». Qu'est-ce qui pourrait être ce nouveau danger de nos jours ? Serait-ce l'Intelligence Artificielle (IA) ou autre chose ?

Références bibliographiques

Anzian Pierre (2020), *Médiation ancestrale et médiation christique. Écartèlement du chrétien africain*, Paris, L'Harmattan.

Boutot Alain (1989), *Heidegger*, Paris, Presses Universitaires de France.

Darwiche Franck (2009), « Le divin (Göttliche au cœur du quadriparti (Geviert) », in *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 3, tome 134, pp. 309-332.

Darwiche Franck (2013), *Heidegger, le divin & le Quadriparti*, Nice, Ovadia.

Del Vecchio Giorgio (1961), « L'homme et la nature », in *Revue philosophique de Louvain*, 64 pp. 683-692.

Descartes René (2000), *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion.

École biblique de Jérusalem (2001), *La Bible de Jérusalem*, Paris, Cerf.

Ferry Luc (1999), « La déconstruction heideggérienne de la modernité », in Alain Renaut, *Histoire de la philosophie politique*, Tome IV, Les critiques de la modernité politique, Paris, Calmann-Lévy, pp. 403-407.

Filliot Philippe (2011), *L'éducation au risque du spirituel*, Paris, Desclée de Brouwer.

Foucault Michel (2001) *L'herméneutique du sujet : Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Seuil.

François (2015), *Lettre encyclique Laudato Si'*, Paris, Pierre TEQUI.

François (2021), *En chemin pour la sauvegarde de la maison commune*, Paris, Salvator.

Freitag Michel (1998), *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Montréal, Notabene.

Guillibert Paul (2023), « Écologie de l'habiter », in *Lignes*, 1, n° 70, pp. 63-75.

Günther Anders (2002), *L'observance de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Ivrea.

Hans Jonas (1979), *Le principe de responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Gallimard.

Heidegger Martin (1958), *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.

Heidegger Martin (1962), *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard.

Heidegger Martin (1966-1976), *Questions III et IV*, Paris, Gallimard.

Heidegger Martin (1967), *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard.

Heidegger Martin (1968), *Questions I et II*, Paris, Gallimard.

Heidegger Martin (1973), *Approche de Hölderlin*, Paris, Gallimard.

Hölderlin Friedrich (2014), *Les hymnes*, Paris, Vanneaux.

Jean-Paul II (1990), Message pour la célébration de Journée mondiale de la paix : « *La paix avec Dieu Créateur. La paix avec toute la création* », Vatican, Libreria Editrice Vatican.

Marion Louis (2008), *La pensée enracinée. Essais sur la sociologie dialectique de Michel Freitagee*, Montréal, Carré Rouge.

Mattéi Jean-François (2001), *Heidegger et Hölderlin. Le Quadripartite*, Paris, Presses Universitaires de France.

Tremblay Ugo Gilbert (2013), « Günther Anders et Heidegger. Penser la technique au temps de la mort du sujet : généalogie d'une impuissance pratique », in *Phares*, pp. 54-76.